

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Puel
Rondeur du monde étoilé

Réjean Beaudoin

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1986). Puel : rondeur du monde étoilé. *Liberté*, 28(5), 13–16.

RÉJEAN BEAUDOIN

PUEL

Rondeur du monde étoilé

Maintenant que Midi est un vase renversé sur la terre

Une œuvre ne se remarque pas d'abord aux signes qui l'engendrent, mais plutôt à l'impression qu'elle laisse de les précéder dans l'existence. L'intérêt redoublé qu'elle inspire alors d'en chercher la matière ne déçoit pourtant pas l'aperçu de sa première intuition. C'est ainsi qu'une lecture remonte lentement le courant confus anciennement ordonné par le poème à moitié submergé dans les mots qui ont lavé sa forme rescapée de leur haute marée.

Cargos, femmes nues, museaux, chevelures, pivoinés, tu tireras la langue comme autrefois quand tu décalquais des continents et des îles, tu cernerai au passage une coïncidence et ce qui restera entre deux ratures tu le nommeras poème: un peu de terre remuée, un infime terrier de mots — ou bien toute la terre s'arrondissant sous ta main comme une pomme.

Cette antériorité mystérieuse, dévoilée par le détour (ou le raccourci) du poème qui annule instantanément la prétention ontologique de l'objet, c'est cela, je crois, que j'ai voulu nommer tout à l'heure en parlant de la pré-existence poétique. Le poème ne baigne jamais que dans les eaux tumultueuses de l'instant, mais c'est pour en répercuter chaque fois les ondes sonores, échos prolongés d'une même conscience

intemporelle. A cela du moins je reconnais, quant à moi, l'effet que j'attends de la poésie.

J'ai lu, par un enchaînement de hasards qui signale l'abord capricieux des poètes, trois livres de Gaston Puel. Je ne sais rien de lui que l'influence manifeste de René Char, le goût de l'édition soignée (ses livres sont imprimés sur une antique presse à bras), une œuvre sans tapage, très patiemment construite, des années s'écoulant entre chaque titre, une vie de réclusion à la campagne, sans doute dans le sud-ouest de la France, et l'amitié indéfectible de Georges Mounin. Je ne prétends donc pas faire ici un travail critique. J'ignore tout, pour ainsi dire, de qui je veux parler. Je lis par pur désintérêt, je perds, ou plutôt j'engloutis des trésors de savoir dans cette lecture.

*Puisque le soleil décline je dirai la ronde bosse
d'un dos d'homme*

*Il s'éloigne et le soleil pénètre dans sa bouche
illumine ses dents*

*Il danse vers l'abîme Des herbes l'accompagnent
La poussière le suit dans l'ombre de ses jambes*

Rien ne m'importe plus, je ne saurais dire pourquoi, à suivre la démarche d'insecte qui m'attache au pas de cet homme. A moins que mon regard ne se rive au contraire à l'astre indifférent qui visite la gloire de sa route:

*A Midi l'arbre est fendu en deux par la cognée
solaire*

*Et l'homme qui traverse son bois s'unit à la sève
du monde*

Je sens la mécanique céleste d'un jeu de poids et de contre-poids à l'œuvre dans le corps charnel de cet itinérant. Il marche avec souplesse au milieu de masses hantées par le fond d'un abîme. Il semble porté par la même loi cosmique qui fait peser l'air sur la croûte terrestre et s'élancer les pics des montagnes vers le ciel. Et c'est un corps fragile qui flotte au gré de la substance du monde.

*J'ai dit l'homme au matin allongé dans le creux
d'une barque*

Il dort

L'air s'appuie sur sa face

La vague le soulève

L'image primordiale chez Puel est évidemment tellurique. On pourrait distinguer dans ses poèmes une sorte de «Chant de la terre» qui rassemblerait le corps, le paysage, la femme et la mémoire. L'une des plus belles figures en est le château. Il s'agit, comme j'ai tâché de le dire, d'une poésie à l'affût de l'instant (jamais de l'instantané) qui ne renonce cependant pas à l'intuition totalisante, à ce que j'appellerais la rondeur cosmique, mais cette sphéricité n'est pas aperçue directement, elle n'est plutôt offerte qu'à la faveur de scintillement de ses pointes, sous une forme étoilée.

Etoile plissée, parfum dorloté, jardins sur la langue

Au service du visible et de la profondeur secrète, le poème n'en est pas moins la voix blanche, presque silencieuse, qui profère toute l'horreur du temps vécu, tout le train du sinistre présent, temps commun qui l'exile de toute communauté historique. On croirait que cette voix poétique est d'abord affirmative, éprise de sens, envoûtée de promesse, mais on découvre avec une émotion redoublée qu'elle ne trouve ses accents les plus vifs que dans la pauvreté du dénuement, dans la détresse intime de son chant. C'est la lumière transfigurée des peintres qui brille au fond d'une austère composition verbale, comme l'éclair d'un tableau dans l'ombre d'un musée.

Des moutons paissent dans le val. Dans le soir leurs ombres herbeuses sont plus douces que leur laine.

Tout le recueil est un délicieux album d'estampes verbales ravies à un regard impitoyable mais jamais amer. On y verra aussi la dureté d'une cinglante ironie qui dessine la turpitude sans flatter la déesse du jour:

Ecrase-toi, qu'on se vautre sur la peau des choses

De l'œuvre ainsi hâtivement et maladroitement parcourue, ce qui ressort à mes yeux, c'est encore ce fort sentiment de l'horizontalité terrestre dans l'éton-

nant espace planétaire. Un tel sentiment s'amplifie au moyen de certains mots qui tissent leur réseau thématique, qui jettent leurs sondes rythmiques dans l'immensité des ciels sémantiques qu'il m'a semblé traverser en peu de pages, à peu de frais et sans peine, à la lecture de Gaston Puel. Parmi les mots inducteurs de l'œuvre, le mot *terre*, bien sûr, vient en tout premier lieu, puis le mot *dos*, le mot *barque* et tous leurs dérivés morphologiques et conceptuels, la gravité du sol moral et la légèreté de l'espérance. Bref, avec une sûreté et une économie rares, réunies, les plus admirables vertus de la poésie.

Oeuvres de Gaston Puel:

Ce Chant entre deux astres, Lyon, 1956.

D'Un Lien mortel, Paris, José Corti, 1962.

Le Cinquième Château, Losne, La Fenêtre Ardente, 1965.

La Lumière du Jour, Losne, La Fenêtre Ardente, 1967.

L'Évangile du Très-Bas, 1976.

Nature, Losne, Thierry Bouchard, 1979.

Terre-Plein, postface de Georges Mounin, Losne, Thierry Bouchard, 1980.